

Folies vénitiennes et travestissements chez Francesco Cavalli

Jonas Pulver

Le Festival d'Aix-en-Provence faire renaître «Elena», un opéra de Cavalli servi par un plateau de jeunes chanteurs, parmi lesquels le talentueux contre-ténor Valer Barna-Sabadus

Une partition oubliée, endormie depuis 350 ans, qui revient à la vie sur la scène du Théâtre du Jeu de Paume: c'est cela, aussi, l'exigence et la mission du Festival d'Aix-en-Provence. La musique d'Elena, opéra de Francesco Cavalli créé en 1659 à Venise, n'avait pas été entendue dans son intégralité depuis la mort du compositeur, disciple de Monteverdi et musicien le plus fameux de sa génération. La revitalisation de cette œuvre pleine de panache et d'humour est le fruit des efforts de Leonardo García Alarcón. Ce jeune chef baroque en pleine ascension, étroitement lié au centre culturel et à l'académie d'Ambronay, s'est chargé de rendre le texte utilisable par les interprètes (autrement dit de le «traduire» selon la notation et les usages d'aujourd'hui), sur la base du matériel musicologique.

Elena, sorte de farce mythologique où le drame des passions a aussi sa place, raconte comment Ménélas décide de se travestir en amazone pour mieux approcher la somptueuse Hélène, dont il est épris. Mais Thésée, lui aussi amoureux, enlève les deux demoiselles, au mépris de sa compagne d'avant, Hippolyte.

L'écriture de Cavalli, typique de l'école vénitienne, se nourrit du mélange des genres. On passe sans transition du comique (une iconoclaste danse des ours!) au lamento (contrariété du désir et du cœur éprouvée par les personnages), dans une alternance d'airs éventuellement virtuoses, prémices lointaines du bel canto, et de récitatifs aux reliefs savoureux. Soutien graphique de l'orgue, scintillements du clavecin, doux essais du théorbe: l'excellente Cappella Mediterranea de Leonardo García Alarcón démultiplie à loisir la diversité des dynamiques et des tissages instrumentaux, pour mieux rendre le caractère mouvant des sections expressives ou la théâtralité des épisodes narratifs. Un régal.

La lecture du metteur en scène Jean-Yves Ruf sert le propos avec minutie mais sans inventivité particulière. Comme un écho à l'éclectisme des affects et des moyens musicaux, la garde-robe entremêle les époques: bouffon moyenâgeux sous ses peaux de bête (le sémillant ténor Emiliano Gonzales Toro, une verve remarquable bien connue des Genevois), guerriers antiques, cottes de mailles médiévales ou redingote XVIIe stylisée.

Parmi la panoplie de jeunes chanteurs qui constitue la distribution (six d'entre eux sont issus de l'Académie européenne de musique qui se tient parallèlement au festival), on note le timbre suave et délicat de la soprano hongroise Emöke Barath (le rôle d'Hélène), au médium radieux et expressif, mais surtout celui du contre-ténor Valer Barna-Sabadus, qui sait concilier l'agilité et la soie au sein d'une voix que les grandes maisons d'opéra commencent tout juste à s'arracher.

D'une aisance confondante dans son rôle de héros travesti, rendu plus troublant encore par le fait que Ménélas surpasse Hélène en termes de tessiture, ce Roumain d'origine né en 1986 fait la démonstration d'un chant sain et ouvert, particulièrement dans l'aigu, qui touche par son alliage de puissance et de velouté. Entendu à Lausanne et au disque dans L'Artaserse de Leonardo Vinci (Semira, encore un rôle travesti), Valer Barna-Sabadus vient de signer un contrat avec Sony Classical. Un talent à suivre.

Festival d'Aix-en-Provence, jusqu'au 27 juillet.
www.festival-aix.com